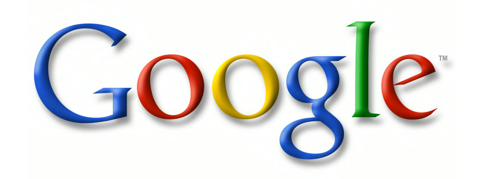





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



A

LA FÊTE DU CHÂTEAU,

DIVERTISSEMENT

Mêlé de VAUDEVILLES & de petits AIRS;

Par M. ***.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 25 Septembre 1766.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE DOCTEUR.

Madame JORDONNE, *Concierge.*

COLETTE, *Amante de Jacquot.*

THIBAUD, *Jardinier.*

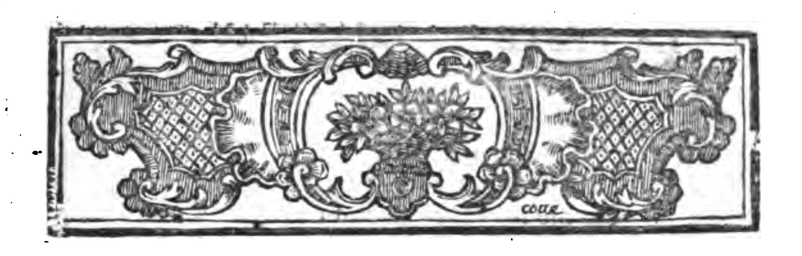
JACQUOT, *Jardinier fleuriste.*

GERARD, *pere de Colette, & Fermier de la Dame du Château.*

HUBERT, *Garde-Chasse.*

Me. AMBOISE, *Tabellion.*

BLAISE, *Vigneron.*



LA FÊTE DU CHÂTEAU.

SCENE PREMIERE.

Madame JORDONNE, LE DOCTEUR.

Air de Rameau : *Dans ce couvent.*

OUI, je l'ai dit,
Je l'ai dit ;
Cela suffit.
Par d'utiles secrets,
Je sçais rendre une fille
Plus gentille
Que jamais ;
Et cet enfant,
Cet enfant
Qu'on chérit tant,

De roses & lys
A repris
Le coloris.
En doutant de mon art,
On me manque d'égard;
Car
Je l'ai dit,
Je l'ai dit;
Cela suffit.

Madame JORDONNE.

Eh! doucement, Monsieur le Docteur; ne vous fâchez pas.

LE DOCTEUR.

Comment! que je ne me fâche pas! La science de l'Inoculation qui vient de Géorgie, de Circassie, qui s'est perfectionnée en Angleterre... Est-ce que vous seriez contre?

Madame JORDONNE.

Eh! point du tout; c'est moi qui vous ai prôné, qui vous ai introduit dans la maison. Je suis de votre parti, & c'est d'après votre décision que j'ai commandé la fête qui doit célébrer la convalescence de notre jeune Maitresse.

LE DOCTEUR.

Vous avez bien fait.

Madame JORDONNE.

A propos; que Madame & elle n'en sçachent rien encore.

LE DOCTEUR.

Non, non ; je leur défendrai de prendre l'air de tout le jour, & le soir elles verront votre fête sur le balcon.

Madame JORDONNE.

Mademoiselle Lise, cette chere enfant ; vous nous l'avez conservée. Il n'y a rien de si charmant que votre art.

LE DOCTEUR.

J'aime que vous pensiez comme cela.

Madame JORDONNE.

Air : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

De l'art d'un Inoculateur
C'est l'Amour qui fut l'inventeur.
Pour l'intérêt d'un jeune cœur,
On fait la piqûure :
La cure
En est sure.
Jeunes Beautés, ne craignez rien ;
C'est un mal qui fait du bien.

LE DOCTEUR.

On apprendra par le succès
Qu'on en est plus charmante après ;
On a le teint plus vif, plus frais.
Par-tout ma méthode
Devient à la mode ;
C'est pour plaire un nouveau moyen,
C'est un mal qui fait du bien.

Madame JORDONNE.

Jeune fillette craint d'abord,
Pour céder se fait un effort.
Desir de plaire est le plus fort;
Tout bas à l'oreille,
L'Amour la conseille:
Ma belle enfant, ne craignez rien;
C'est un mal qui fait du bien.

LE DOCTEUR.

Vous avez des idées justes, Madame Jordonne; on peut s'en rapporter à moi quand on a mon âge, mon expérience.

Madame JORDONNE.

Votre âge, votre âge! eh! quel âge avez-vous donc, Monsieur le Docteur?

LE DOCTEUR.

J'approche de la cinquantaine.

Madame JORDONNE.

Cela ne se peut pas; je vous ai vû naître.

LE DOCTEUR.

Vous m'avez vû naître?

Madame JORDONNE.

Eh! oui. Ne vous souvenez-vous plus de la petite Catherine?

LE DOCTEUR, *prenant un air riant.*

La petite Catherine ?

Madame JORDONNE.

Oui, qui n'avoit que dix ans quand elle vous donnoit des soufflets & des bonbons à Madrid où nous sommes nés.

LE DOCTEUR, *avec un peu plus de gaieté.*

Je me rappelle.

Madame JORDONNE.

Ah ! que vous étiez méchant, espiegle ! un petit poliçon qui jettoit des pierres pour assommer tout le monde, & qui avec son petit doigt faisoit à tous les passans : tuë, tuë. L'âge vous a bien perfectionné : vous vous êtes fait Médecin.

LE DOCTEUR.

Paix, paix. Quoi ! c'est vous, la petite Catherine ?

Madame JORDONNE.

AIR.

Des jeux de son enfance
On se souvient toujours ;
L'âge de l'innocence
Est l'âge des beaux jours.
Jouant à la Madame,
Moi, je faisois la femme ;
Vous étiez mon époux :
Hein ! hein ! vous en souvenez-vous ?

LE DOCTEUR.

Etant plus grandelette,
(Ah ! j'y crois être encor !)
Nous allions ſur l'herbette :
Vous étiez un tréſor.
Vous faiſiez la ſévere ;
Un jour je vous fis taire
Avec un baiſer doux :
Hein ! hein ! vous en ſouvenez-vous.

Madame JORDONNE.

Je ne me rappelle pas cela, Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Cela peut être. Nous datons de bien loin, ma bonne amie.

Madame JORDONNE.

Ah ! ne me rendez pas ſi vieille.

LE DOCTEUR.

Ah ! ne me rendez pas ſi jeune.

Madame JORDONNE.

Vous voulez paroître vieux ; je n'en ſuis pas la dupe.

(Elle lui recule ſa perruque.)

LE DOCTEUR.

Que faites-vous ? Vous m'enlevez ma réputation.

Madame JORDONNE.

Comment ! votre réputation ... une perruque...

LE DOCTEUR.

Eh ! oui, oui, une perruque ! je ne ſuis encore qu'un Médecin de campagne. Je veux me faire un nom, & vous ſçavez le proverbe : jeune Chirurgien, vieux Médecin.

Madame JORDONNE.

Écoutez ; j'ai le même intérêt que vous à paroître plus âgée que je ne le ſuis. Une femme qui gouverne une maiſon, doit avoir un air impoſant pour ſe faire reſpecter. Il faut prendre ſur ſoi, cela coûte. On a encore de la vivacité qu'il faut contenir, cela cauſe un certain mal-aiſe.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous jamais été mariée ?

Madame JORDONNE.

Non, non.

LE DOCTEUR.

Abſolument ?

Madame JORDONNE.

Non, Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Il y a ici un certain Jacquot qui eſt un joli garçon : ſon pere l'a élevé d'une maniere au-deſſus de ſon état. Il peut vous convenir. Il me paroît qu'il vous rend des ſoins.

Madame JORDONNE.

Oh ! non ; il a une petite Maitreſſe dont il eſt éperdu.

LE DOCTEUR.

Oui, je sçais : c'est la petite Colette, fille de Gérard Fermier de Madame ; mais son mariage est arrêté avec Hubert le Garde-Chasse ; voyez, suivez cela sans faire semblant de rien ; & nous verrons à profiter des circonstances.

Madame JORDONNE.

Et vous croyez donc absolument qu'il faut ? . . .

LE DOCTEUR.

Oui, oui ; vous avez un cœur sensible ?

Madame JORDONNE.

Comme une autre, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Voyons votre pouls : il y a de la chaleur... de l'ardeur . . . la tête embarrassée . . . .

Madame JORDONNE.

Oui, Monsieur le Docteur.

Docteur
en Mad.Jordonne,
faut absolument

ARIETTE *en Duo.*

LE DOCTEUR.

Ce pouls est bien jeune encore ;
Ah ! comme il va !
Ta, ta, ta, ta.
Certain ennui vous dévore.

Madame JORDONNE.

Certain ennui me dévore !

LE DOCTEUR.

Prenez garde à ça.
Ta, ta, ta, ta.
Le pouls remonte.

DIVERTISSEMENT.

Madame JORDONNE.

Ah! finissez.

LE DOCTEUR.

Bon! quelle honte!
Laissez, laissez.

Madame JORDONNE.

J'ai besoin d'aide;
Parlez en ami.

LE DOCTEUR.

Le vrai remede,
C'est un bon mari.

Madame JORDONNE.

Eh bien! Monsieur le Docteur, je veux un mari de votre main.

LE DOCTEUR.

Volontiers, & je m'y engage. Sçavez-vous bien que vous êtes charmante encore?

Madame JORDONNE

Encore! comme le tems passe!

LE DOCTEUR.

Adieu, ma petite Catherine, ma payse. Je crois voir quelqu'un. (*Gravement.*) Adieu, Madame Jordonne.

SCENE II.

Madame JORDONNE, THIBAULT.

Madame JORDONNE.

Air : *Anglois.*

MOnsieur le Doєteur n'eſt pas bête;
Le principe eſt là;
Je ſens cela :
Oui, le principe eſt là,
Là.
Mais ſongeons d'abord à la fête :
Mon premier devoir
Eſt d'y pourvoir.
A tout il faut prévoir,
Voir.
(*A Thibault.*) Çà, çà, dépêche,
Thibault;
Prends ta bêche,
Tôt, tôt, tôt,
Viens, Thibault.
Vois s'il ne manque ici rien :
Tien.
(*En ſe tâtant le cœur.*)
De la chaleur,
De l'ardeur
Qui m'empêche...
(*A Thibault.*) Viens ici,
Vois ceci.

Fait-on ſon ouvrage ainſi ?
Si...
(En ſe tâtant le pouls.)
Le feu va du cœur à la tête,
De la tête il va...
Ta, ta, ta, ta.
Oui, prenons garde à ça.
(A Thibault.)
Il faut que moi-même j'apprête.
Vois ſous ce berceau ;
Prends un râteau :
Tu reſtes-là toujours ;
Cours.

THIBAULT.

Parguenne ! Madame Jordonne, vous avez le commandement beau ; mais vous me parlez, vous ne me parlez pas. Prends ta bèche ; prends ton râteau : on ne ſait ce que vous voulez dire.

Madame JORDONNE.

Je crois que tu raiſonnes. Tiens, viens donc que je te montre.



SCENE III.

Madame JORDONNE, THIBAULT, JACQUOT.

JACQUOT.

Air : *L'Amour est dans ce jardin.*

De la plus brillante aurore,
Ces beaux lieux sont éclairés ;
Et des richesses de Flore,
Tous les jardins sont parés.
Le printems vient de renaître :
Lise, notre cher trésor,
A nos yeux va reparoître
Plus fraîche & plus belle encor.

Madame JORDONNE, *à Thibault.*

Tu n'as-pas encore songé à cette allée-là.

JACQUOT.

Cette jeune Demoiselle
Est la fille du Château ;
Pour lui témoigner mon zelé,
J'ai quitté notre hameau.
Dans cette heureuse retraite
Que puis-je encore espérer ?
Ah ! si j'y revois Colette,
Je n'ai rien à desirer.

Eh ! venez donc, venez donc par ici, Madame Jordonne.

Madame JORDONNE, *à Thibault.*

Ah! voilà Jacquot ; laiſſez-nous.

THIBAULT.

Mais non ; il faut bien que j'acheve ce que vous me commandez.

Madame JORDONNE, *à Jacquot.*

Que veux-tu, mon fils ? Dépêche, je ſuis preſſée.

JACQUOT.

Un moment, un moment.

Madame JORDONNE.

Air : *Contredanſe du Diable à quatre.*

Du matin au ſoir, dans ce Château
Il abonde
Une foule de monde ;
C'eſt à chaque inſtant un ſoin nouveau ;
Et c'eſt moi qui ſoutiens le fardeau.
Il faut veiller à l'office ;
De nos caves j'ai les clefs.
Par moi, pour tout le ſervice,
Les mémoires ſont reglés.
Marchands & valets
Sont ſatisfaits ;
Tous éprouvent mon zele
Fidèle.
Je pourvois à tout, de loin, de près,
Et je ſonge à tous nos intérêts.

JACQUOT.

Oui, je ſçais bien, je ſçais bien.

Madame JORDONNE.

Ma Maitresse liberale
Permet que dans le logis
Les Dimanches je régale
Quelqu'un de mes bons amis ;
Mais sans abuser de ce loisir,
Mon bonheur me rappelle
Près d'elle.
Je trouve plus doux de la servir ;
Mon devoir est mon plus grand plaisir.

JACQUOT.

Il est vrai que, depuis quinze jours, l'état de notre jeune Maitresse vous a bien donné de l'embarras.

Madame JORDONNE.

Je n'y songe plus; elle se porte bien.

JACQUOT.

Je n'ai pas eu moins d'inquiétude que vous. Quelle diable d'idée aussi d'aller se rendre malade pour avoir de la santé!

Madame JORDONNE.

Sa convalescence est une fête.

JACQUOT.

Je suis un des premiers à la célébrer.

Madame JORDONNE.

Cela est louable.

JACQUOT.

Air, *Qu'en voulez-vous dire?*

J'amene des fleurs à foison,
Ma voiture en est toute pleine.

Vous

Vous en voyez l'échantillon ;
Ma foi vous en aurez l'étrenne.
Madame JORDONNE.
Jacquot, dans mon tems de beauté,
Je l'aurois assez mérité.
JACQUOT.
Oh ! permettez avec bonté
Que je vous, que je vous le donne,
Madame Jordonne ;
Permettez donc avec bonté,
Que je l'attache à votre côté.
Madame JORDONNE.
Rien n'est plus galant que cela ;
Grand merci de ta complaisance.
JACQUOT.
Ces roses que je place là
Sont en pays de connoissance :
Un baiser doit être ajoûté.
Madame JORDONNE.
Mais, mais, Jacquot, en vérité...
JACQUOT.
Çà, permettez avec bonté,
Que je vous, que je vous le donne,
Madame Jordonne ;
Çà, permettez avec bonté
Que je vous le donne avec gaité.

THIBAULT, *tirant Madame Jordonne par le bras.*
Eh ! ben, Madame, c'est-il bien ? Etes-vous contente ? voyez.

Madame JORDONNE.
Comment ! te voilà encore ! ne t'ai-je pas dit d'aller travailler là-bas au petit pavillon du jardin ?

THIBAULT.

Pas un mot.

Madame JORDONNE.

Eh bien ! vas-y. (*A part.*) Ce drôle-là veut ſçavoir tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit.

THIBAULT.

Hon, hon.

(*Il fait ſigne à Jacquot du doigt.*)

Madame JORDONNE, *à part.*

Le Docteur a raiſon ; ce Jacquot me conviendroit aſſez. (*Haut.*) Il eſt vraiment bien beau, ce bouquet-là !

JACQUOT.

J'en ai pour toutes les Dames du Château.

Madame JORDONNE.

Mais, mon enfant, tu te ruines, tu ne ſonges donc pas que tu es Jardinier fleuriſte ; que tes fleurs ſont toute ta fortune ?

JACQUOT.

Cela eſt vrai, mais coûte qui coûte dans ce moment ci . . . enfin j'en ai pour toutes les filles qui voudront danſer à la fête.

Madame JORDONNE.

Tu n'as pas oublié Colette? (*A part.*) Voyons ce qu'il va me dire.

JACQUOT.

Ah ! Colette ?

Madame JORDONNE.

Tu es toujours bien amoureux d'elle ; conte-moi donc ça.

JACQUOT.

J'en aurois pour d'ici à demain, & vous avez tant d'affaires....

Madame JORDONNE.

N'importe, n'importe; quand j'entends des hiſtoires d'amour, cela me fait plaiſir : on a toujours du tems de reſte pour cela.

Air : *Quand l'Auteur de la Nature.*

A tout âge on eſt ſenſible,
Le cœur ſuit un penchant invincible;
Eh ! comment eſt-il poſſible,
Sans amour,
D'être heureux un ſeul jour ?
J'aime à voir de la Jeuneſſe
La gaité, les jeux, la gentilleſſe;
Sa tendreſſe
M'intéreſſe;
Ses plaiſirs
Réveillent mes deſirs.
A tout âge, &c.

Dans mon ame,
Des traits de flamme
Retracent mes plus doux inſtans.
Souvenance
Eſt jouiſſance;
Je me retrouve en mon printems;
Je ris, je chante, je danſe
De bon cœur, tout comme à quinze ans.
A tout âge, &c.

JACQUOT.

Ah! que vous dites bien vrai, Madame!

Madame JORDONNE.

Elle eſt aſſez gentille, cette petite Colette; j'en parle ſouvent à Madame, quand elle vient au Château; je la fais toujours entrer; auſſi notre Maitreſſe l'aime bien.

JACQUOT.

Oh! pas tant que moi.

Air: *Dans un boſquet près du hameau.*

Le doux zéphir par ſa fraicheur
Fait ouvrir le ſein d'une fleur;
D'un regard ma belle
Fait naître pour elle
Le tendre amour:
C'eſt l'Aurore nouvelle,
Dont le retour
Annonce un beau jour.
En ſon abſence tout languit,
Un jour ſi beau ſe change en nuit.
Mon amour fidèle
Ne trouve loin d'elle
Aucun bonheur;
C'eſt la biſe cruelle
Dont la rigueur
A flétri mon cœur.

Madame JORDONNE.

C'eſt bien, c'eſt bien, mon enfant; voilà comme on aime.

JACQUOT.

Il y a huit jours que je ne l'ai vue, mais....

Madame JORDONNE.

Huit jours ! huit jours ! il ſe paſſe bien des choſes en huit jours dans le cœur d'une fille, mon ami ; tu as eu tort de la quitter.

JACQUOT.

Comment vouliez-vous que je fiſſe ? Dès que j'ai appris la maladie de notre jeune Maitreſſe, je ſuis venu vîte, dar, dar, dar, ſans dire adieu à Colette : j'ai tout oublié dans ce moment-là.

Madame JORDONNE.

En ce cas tu es excuſable.... Mais vous êtes bien jeunes pour vous marier enſemble. Il te faudroit une femme d'expérience pour être à la tête de ton ménage, pour gouverner ta maiſon, pour avoir ſoin de toi ; te donner de bons conſeils, t'inſtruire ſur bien des choſes, te conduire ; tu n'as que vingt ans & Colette eſt encore plus enfant que toi.

JACQUOT.

ROMANCE.

L'amour, quoiqu'il ſoit un enfant,
Eſt aſſez grand pour ſe conduire :
C'eſt de lui ſeul que l'on apprend,
Rien n'eſt capable de l'inſtruire.
Ce cœur qu'Amour a ſû former
Ne veut connoître
Que lui pour maître ;
On ſait tout, quand on ſait aimer.

Madame JORDONNE.

Oui; tu as raiſon: mais il faut être bien ſûr du cœur de ce qu'on aime.

JACQUOT.

Je n'ai point d'inquiétude.

Madame JORDONNE.

A la bonne heure.

JACQUOT.

Que voulez-vous dire?

Madame JORDONNE.

Rien, rien; va porter les fleurs dans le veſtibule; j'aurai ſoin que Madame diſtingue ton hommage, & nous nous reverrons.

JACQUOT, *s'en allant.*

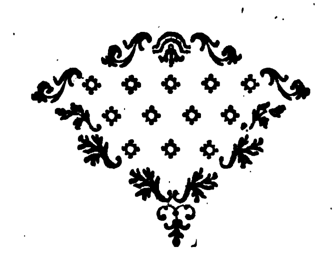
Oui, oui, ma chere Madame.

A tout âge on eſt ſenſible, &c.

SCENE IV.

Madame JORDONNE, *seule.*

CES pauvres enfans s'aiment réellement; ce ſeroit dommage... Mais ſi Colette épouſe Hubert, Jacquot pourra me revenir... Ne déſeſpérons de rien. Ah! voilà encore du monde qui m'arrive ; c'eſt Gerard notre Fermier, c'eſt Hubert le Garde-Chaſſe ; c'eſt Monſieur Amboiſe le Tabellion, c'eſt Blaiſe notre Vigneron; & juſqu'à Pierrot le garçon Meunier. Approchez, nos amis ; vous êtes les bien venus.



SCENE V.

Madame JORDONNE, GERARD, LE TABELLION, HUBERT.

RONDE.

Air : *Rouler sur la fougere.*

GERARD, & HUBERT.

Cette saison est le retour
Des Ris, des Jeux & de l'Amour.
Tous nos amans vont d'un air gai
Batifoller sur la fougere;
Mais pour jouir du mois de Mai,
Il faut une Bergere.

LE TABELLION.

La Fortune achete à grands frais
Moins de bonheur que de regrets.
Chez nous on a ces biens parfaits
Que la Nature nous dispense;
La santé, la gaieté, la paix,
L'amour & l'innocence.

HUBERT.

Je sers Bacchus, je sers l'Amour:
Chaque plaisir regne à son tour.
Je cours la chasse le matin,
Je bois le jour, le soir je danse,
Je dors pour me remettre en train,
Et puis je recommence.

GERARD.

Sans cesse, à la Ville, à la Cour,
Sans aimer on parle d'amour :
Sans art, sans fard, sans complimens,
On aime ici bien davantage.
Les bons amis, les vrais amans
Ne sont plus qu'au Village.

Madame JORDONNE.

Pour l'Amour faut-il des Palais ?
Un verd Bocage sert de dais.
On a pour table ses genoux,
Tous deux on boit dans même verre,
On a pour siége un gason doux,
Et pour lit la fougere.

Madame JORDONNE.

Mes enfans, vous n'avez pas de tems à perdre, il faut aller chercher le mai.

HUBERT.

C'est bien dit.

GERARD, *au Tabellion.*

Eh bien ! Monsieur le Tabellion, allez donner vos ordres, nous vous suivons.



SCENE VI.

Madame JORDONNE, GERARD, HUBERT.

GERARD.

AH çà, Madame Jordonne, on dit que Madame veut marier une fille du Village en rejouissance de la santé de Mademoiselle.

Madame JORDONNE.

Cela est vrai ; c'est toujours une bonne œuvre pour une Dame de Paroisse de faire des mariages ; cela débarrasse les peres & meres, cela fait plaisir aux enfans, cela peuple le Village, cela fait gagner de l'argent au Tabellion & à bien d'autres gens encore ; ma foi, chacun y profite ; il faut que tout le monde vive.

GERARD.

Vous parlez en femme qui connoît le monde. Je voudrois déjà que ma fille fût mariée.

Air : *Margot rêvoit tranquillement.*

Toujours sautant,
Et d'un air content,

Ma fillette ne songeoit qu'à rire.
Depuis un tems
Je vois & j'entends,
Qu'en secret elle rêve & soupire.
Un desir vif
Lui rend l'œil actif;
Elle veut à présent tout savoir,
Tout voir.

Madame JORDONNE.

Un mari, un mari; cela répond à tout: c'est l'avis de Monsieur le Docteur: il est de bon conseil.

HUBERT.

Oui, oui, c'est un mari qu'il lui faut.

Madame JORDONNE.

AIR.

Quand on voit d'une fille
Les charmes s'arrondir,
Quand son regard pétille,
Qu'un mot la fait rougir;
Il est tems qu'en ménage
Par prudence on l'engage;
Car même avant cet âge
L'amour se fait sentir.

GERARD.

Aussi lui ai-je trouvé un bon mari.

HUBERT.

Et si par votre moyen le choix de Madame pouvoit tomber... la, sur Colette?

Madame JORDONNE.

Vraiment! elle y a plus de droit que per-

ſonne; Gérard eſt ſon Fermier, c'eſt notre Fermier.

GERARD.

Cela ne feroit pas mal, avec ce que je lui donne: avec ce qu'elle a déjà, avec quelque petite choſe qu'il a auſſi lui, cela feroit quelque choſe encore.

Madame JORDONNE.

Comment! que deviendra ce pauvre Jacquot?

HUBERT.

Brrr ... Jacquot! vantez que nous valons mieux que lui: il a fait lever le Lievre, c'eſt nous qui l'avons pris.

Madame JORDONNE.

Prenez garde qu'il ne vous échappe.

GERARD.

Jacquot! Jacquot! un fainéant qui paſſe ſa vie à élever des fleurs.. J'aime mieux un oignon de mon jardin que tous ceux du ſien.

HUBERT.

Et un bon Lapin donc?

GERARD.

Le jour de ma fête il m'avoit donné une demi-douzaine de ſes oignons: c'étoit ce qu'il y avoit de plus rare, diſoit-il, & il les avoit fait venir d'Orlande, je ne ſçais d'où; j'ai voulu les manger, c'étoit comme du chicotin.

HUBERT.

Ce drôle-là ne s'étoit-il pas avisé de tendre ses panneaux pour prendre Colette ?

GERARD.

Il venoit l'enjôler avec ses bouquets. Heureusement nous ne le voyons plus, ce Jacquot ; il s'en est allé, & ma fille a fait ma volonté : le contrat est signé.

Madame JORDONNE.

Comment ! déjà ? (*A part.*) J'ai quelque espérance.

GERARD.

Mais Madame n'a pas signé. Sans le consentement de Madame il n'y a rien de fait ; il faut qu'elle y boutte sa signature.

Madame JORDONNE.

Je la déterminerai...(*à part.*) selon mes intérêts.

GERARD.

Colette est là-bas avec ses compagnes ; je vais vous l'envoyer pour la présenter à Madame.

Madame JORDONNE.

C'est bien dit. Restez, Monsieur Hubert.

GERARD.

Madame Jordonne, je vous le recommande.

Madame JORDONNE.

J'y songe.

SCENE VII.

Madame JORDONNE, HUBERT.

Madame JORDONNE.

JE vous conſeille de preſſer votre mariage & d'épouſer la petite Colette le plutôt qu'il vous ſera poſſible.

HUBERT.

C'eſt bien mon deſſein.

Madame JORDONNE.

Vons l'aimez beaucoup?

HUBERT.

Pardi! ſi je l'aime! le papa Gérard eſt un pere aux écus, il ne dit pas encore tout ce qu'il a.

Madame JORDONNE.

Ah! ſi donç! l'intérêt....

HUBERT.

Je compte toujours ſur votre protection.

Madame JORDONNE.

Ecoutez, je crains pour vous; on m'a dit que Jacquot chaſſoit ſur vos terres.

HUBERT.

Air. *Fanfare.*

Une terre, avec moi, n'a point de braconnier :
Pour cette race
Je ſuis ſans quartier.
Je ne crains point qu'on vienne enlever mon gibier ;
Un Garde-Chaſſe
Eſt franc du collier.
Jacquot n'eſt pas taillé pour chaſſer à ma place ;
Je lui fais un ſalut,
S'il oſe ſe mettre à l'affût.
Une terre, avec moi, &c.

Madame JORDONNE.

Encore une fois, prenez-y garde. Il me paroît que Colette & Jacquot ont de l'inclination l'un pour l'autre : il ſeroit fâcheux qne vous fuſſiez trompé.

HUBERT.

Bon! bon! elle ne ſera pas quatre jours en ménage avec moi qu'elle m'aimera à la folie. Quand on a de bonnes manieres pour une femme... ah! ah!

Madame JORDONNE, *à part.*

Ce garçon-là a des ſentimens.

HUBERT.

Il n'y a que façon de s'y prendre.

Madame JORDONNE.

Vraiment! bien d'autres qu'elle trouve-

roient de l'avantage à vous avoir ; allez, Monsieur Hubert, je m'intéresse à vous, & si votre mariage manquoit . . .

HUBERT.

Oh ! il ne manquera pas : vous ne m'oublierez pas auprès de Madame.

Madame JORDONNE.

Je regarde vos intérêts comme les miens.

HUBERT.

Air : *Des voyelles.*

Je suis joyeux, je suis toujours gaillard,
Je mets tous soucis à l'écart,
Du cœur ma gaité part.
Qu'une femme soit bisarre,
De son esprit je m'empare,
J'en triomphe ; car
Je suis joyeux, je suis toujours gaillard :
Sans cesse de ma part
C'est un nouvel égard,
Je ne suis jamais en retard ;
Et voilà tout mon art. *(Il sort.)*

SCENE VIII.

Madame JORDONNE.

IL est de bonne humeur, ce garçon-là : s'il n'épousoit pas Colette...cependant ce n'est qu'un Garde-Chasse . . . mais . . .

Air :

Air : *Un jour dans un verd bocage.*

Dans la ſaiſon printanniere,
On a vingt maris pour un ;
Et pour être un peu trop fiere,
Souvent on n'en prend aucun.
L'âge rend plus docile,
On ſe repent ;
Plus on attend,
Moins on eſt difficile.

Ah ! voici Colette.

SCENE IX.

Madame JORDONNE, COLETTE.

COLETTE.

BOn jour, ma chere Madame ; mon pere m'envoye à vous.

Madame JORDONNE.

Oui, pour vous préſenter à Madame ? vous êtes bien aiſe d'être de la fête ?

COLETTE, *en pleurant.*

Oui, oui, cela me fait plaiſir.

Madame JORDONNE.

Il n'y paroît guères ; vous me dites cela d'un air ....

COLETTE.

C'eſt que je ſuis tout à la fois bien gaie & bien triſte.

Madame JORDONNE.

De quoi êtes-vous triste ? on dit qu'on va vous marier.

COLETTE.

Ah !

Madame JORDONNE.

Il n'y a pourtant rien qui réjouisse tant une fille.

COLETTE.

Ce n'est pas Jacquot qui... qui.

Madame JORDONNE.

Comment ?

COLETTE.

Il n'y a pas huit jours que ce que je vais vous dire est arrivé.

Air : *J'étois dans mon lit tranquille.*

Nous avons une terrasse
Au bout du jardin,
Qui du sien est voisin ;
Discrettement je m'y place
Derriere un buisson de jasmin.
Doucement j'écarte une branche,
Sur le bord du mur je me panche ;
Et quelque tems sans dire mot,
Je vois à mon aise Jacquot :
Je tire une fleur de mon sein,
Je la lui jette avec dessein,..
Et puis je me cache soudain.

Madame JORDONNE.

Ah ! la petite malicieuse !

COLETTE.

Le cœur lui dit aussitôt que c'est moi,
Avec transports il me nomme, il m'appelle:
Chere Colette, à mes yeux offre-toi.
Contre le mur il ajuste une échelle.
Il me voit, je me mets à rire...
Pour tous deux quel moment flatteur!
Jacquot soupire;
Je plains son martyre:
L'Amour qui l'inspire
Prend un peu d'empire.
Jacquot soupire;
Je plains son martyre:
L'Amour qui l'inspire
Est aussi dans mon cœur.

Madame JORDONNE.

Mon enfant, je ne vois que du bien à cela.

COLETTE.

Le lendemain, j'ai remonté sur la terrasse, je ne me suis pas fait voir.

Madame JORDONNE.

Pourquoi?

COLETTE.

Ah! parce que....

Madame JORDONNE.

Comment?

COLETTE.

Parce que la veille j'étois si troublée...
On dit qu'il y a du danger à parler trop souvent à un garçon qu'on aime.

Madame JORDONNE.

Quelquefois.

COLETTE.

Mais j'ai entendu qu'il disoit avec le plus grand plaisir en travaillant à son jardin :

Air : *De mon berger volage.*

Tendre fille de Flore,
Image du plaisir ;
Colette dès l'aurore
Viendra pour vous cueillir
Vous brillerez près d'elle
D'un éclat plus parfait ;
C'est le sein d'une Belle
Qui pare le bouquet.

Madame JORDONNE.

De mieux en mieux, il n'y a pas de quoi s'affliger.

COLETTE.

Ma chere Madame ; ce Jacquot qui me disoit tout cela sans me voir, car c'étoit de moi qu'il parloit......

Madame JORDONNE.

Eh bien ?

COLETTE.

Eh ! bien : il y a huit jours qu'il m'a quittée sans me dire adieu, sans me donner de ses nouvelles. Je ne sais ce qu'il est devenu.

Madame JORDONNE.

Il se trouvera ; il se trouvera, hé ! que trop.

COLETTE.

Non ; c'est un infidele : j'ai continué tous les jours d'aller regarder dans son jardin,

& ce matin je n'ai plus vû ses fleurs. On m'a dit qu'il les avoit enlevées pour sa jeune Maitresse.

Madame JORDONNE.

Il n'y a pas de mal à cela.

COLETTE.

Sa jeune Maitresse! ce n'est donc pas moi?

Air : *Quand on est bonne, bonne ménagere.*

Jacquot m'aimoit, Jacquot n'est plus le même;
Et malgré moi toujours je l'aime.
Dès le point du jour,
Le cœur plein d'amour,
Il me préparoit
Un beau bouquet.
En amant discret,
Jacquot se cachoit,
Et contre ma porte l'attachoit.
Jacquot m'aimoit, &c.

Le soir avec un soin extrême,
Sous ma fenêtre il se rendoit,
M'attendoit,
Regardoit
Dans l'espoir
De me voir.
Il alloit, il venoit,
Tournoit,
Retournoit,
M'appelloit,
Soupiroit,
S'en alloit
A regret.
Jacquot m'aimoit, &c

Avec transport il me juroit
Que j'étois son bonheur suprême.
Qui m'eût dit qu'il me trahiroit?
Jacquot m'aimoit, Jacquot n'est plus le même;
Et malgré moi toujours je l'aime.

Madame JORDONNE.

Vous avez tort,

COLETTE.

J'en mourrai de chagrin.

Madame JORDONNE.

Il ne faut pas être si sensible; c'est un avis que je vous donne, ainsi qu'à toutes celles de votre âge,

Air : *Des Insulaires.*

Croyez-moi, gentilles fillettes,
Ne prenez, dans vos jeunes ans,
Rien que la pointe des fleurettes,
Comme un papillon au printems,
Près des amans soyez follettes,
Si vous voulez les voir longtems.
En badinant,
En folâtrant,
T aitez l'Amour comme on traite un enfant:
Il ne lui faut que des amusettes.
Qu'il coure ailleurs s'il n'est pas content.

COLETTE.

Ah! quand une fois le cœur s'est attaché; je n'ai jamais aimé que lui,

Madame JORDONNE.

Tenez, je suis sûre que vous lui pardonnerez,

COLETTE.

Jamais, jamais Jacquot ne me sera de rien.

Madame JORDONNE.

AIR.

Trop aisément on s'abandonne
A des soupçons contre un amant:
Plus aisément on lui pardonne;
Courroux d'amour n'a qu'un moment.
C'est un ingrat que l'on accuse;
Le revoit-on: c'en est assez.
Même avant qu'il parle, on l'excuse,
Et tous ses torts sont effacés.

COLETTE.

Non, non, je ne saurois l'excuser.

Madame JORDONNE.

Attendez, je crois l'appercevoir tout là-bas, il tient un pot de fleurs.

COLETTE.

Oui, c'est lui; ah! Madame, courez au devant de lui, je vous en prie, dites-lui bien que je veux le fuir, que je ne veux pas le voir.

Madame JORDONNE.

C'est ce que je vais faire. Vous faites bien d'avoir un peu de fierté.

COLETTE.

Ecoutez donc, Madame, ne l'empêchez pourtant pas de venir; chacun est libre: mais ne lui dites pas que je vais me cacher là, pour examiner de loin sa contenance quand il viendra.

Madame JORDONNE.

Oui, oui : ah ! que je reconnois bien la Jeunesse ! vous ne pourrez pas vous empêcher de lui parler.

COLETTE.

Eh ! je n'en répondrois pas, Madame.

Madame JORDONNE.

Si vous n'avez pas le courage de le fuir ; ayez donc la force de lui dire qu'il ne songe plus à vous. Ce pauvre Jacquot !

COLETTE.

Oh ! oui, Madame, j'ai de la force, & je me prépare bien à lui dire tout ce qu'il faut.

Madame JORDONNE.

Je vais lui en toucher quelques mots en passant : ils me font pourtant pitié, je ne sais quel parti prendre. Allons point de foiblesse.

De la force, du courage,
bien à lui dire
. ah le voici, sauvons nous.
cacher)

SCENE X.

COLETTE *seule.*

AIR.

AH ! que l'Amour
Nous cause d'allarmes !
Avec l'Amour
Il n'est de charmes
Que le premier jour ;
On se livre sans feinte ;
Mais est-on sûr du retour ?
De l'espérance à la crainte
On passe tour-à-tour.

Ah ! que l'Amour, &c.

Mon Amant devient volage :
De l'ingrat je me dégage.
Faut-il encor que mon cœur
Sans cesse avec douleur
M'en offre l'image ?

Ah ! que l'Amour, &c.

Voici Jacquot, sauvons-nous.

SCENE XI.

JACQUOT, COLETTE.

JACQUOT *place son pot de fleurs sur une chaise de jardin.*

MADAME Jordonne vient de me dire misterieusement de me rendre dans ce bosquet, que Colette avoit à me parler; c'est une bonne femme que cette Madame Jordonne: elle a tant d'amitié pour moi! Colette va venir: voilà le bouquet que je lui destine; c'est la fleur qu'elle aime le mieux.

COLETTE.

Qu'il a l'air content l'ingrat! à qui va-t-il faire ce présent?

JACQUOT *prend un arrosoir.*

AIR: *Quel voile importun.*

Belle rose
Que j'arrose,
Tes charmes naissans
Sont l'honneur du Printems.
Tu vas plaire
A ma Bergere;
Mais son teint plus frais
Efface tes attraits.

COLETTE.

Il parle seul ; je n'entends pas ce qu'il dit, je n'ose avancer.

JACQUOT.

Il faut, avant qu'elle te cueille,
Que je t'anime d'un baiser.
Discrettement sous cette feuille
Mes levres vont le déposer.
Belle rose
Que j'arrose,
Si c'est ton destin
D'approcher de son sein ;
Si sa bouche
Aussi te touche,
Donne-lui pour moi
Ce gage de ma foi.

COLETTE.

Il baise ce bouquet, je suis trahie.

JACQUOT.

Pour Colette que j'adore,
Joli bouton, tu vas t'ouvrir ;
Reçois encore ce soupir
Pour te hâter d'éclore ;
Mais conserves-en la flâme :
Que ta jeune fleur
Se panche sur son cœur.
Que Colette, au fond de l'âme,
En sente l'ardeur,
Et songe à mon bonheur.

COLETTE.

C'étoit pour moi seule qu'il avoit autrefois ces soins-là.

JACQUOT.

Voilà des épines qui pourroient la piquer ; je vais prendre une serpette.

(Jacquot va de l'autre côté du Théâtre : dans ce moment Colette s'approche, renverse le pot de fleurs & s'assied sur la chaise.)

SCENE XII.

JACQUOT, COLETTE.

COLETTE.

NOn, tu n'auras pas l'avantage d'offrir ton présent à un autre.

JACQUOT.

O dieux ! c'est elle !

AIR : *La Colombe qui succombe.*

Ma Colette,
Ma poulette,
Qu'il m'est doux de te revoir !
D'allégresse,
De tendresse,

Je sens mon cœur s'émouvoir.
Mais tes yeux sont pleins de larmes,
Quand tout flatte notre espoir.
Ah ! Colette, tu m'allarmes....
Quel chagrin peut-elle avoir ?
Ma petite,
Qui t'agite ?
Ne puis-je enfin le sçavoir ?
Tu m'évites,
Tu t'irrites :
De quoi peux-tu m'en vouloir ?

COLETTE.

Laissez-moi, Jacquot, laissez-moi.

JACQUOT.

Mais dis donc, parle, veux-tu me faire mourir.

COLETTE.

AIR : *Des rues.*

Tu disois que tu m'aimois,
Perfide,
Ingrat, perfide ;
Tu disois que tu m'aimois,
Perfide,
Tu me trompois.
Tu m'avois donné ta foi :
Ton serment n'est pas solide,
Va, parjure, laisse-moi ;
Un nouvel amour te guide :

passé

Laiſſe-moi gémir,
Me repentir;
Je veux te fuir,
Et mourir.

Tu diſois que tu m'aimois, &c.

JACQUOT.

Quand j'ai dit que je t'aimois,
Colette,
Chere Colette;
Quand j'ai dit que je t'aimois,
Colette,
Je le penſois.
Hélas! devois-tu de moi
Eſtre un inſtant inquiette?
C'eſt faire injure à ma foi,
A l'ardeur la plus parfaite.
Mon cœur, tout à toi,
Veut, ſous ta loi,
Vivre à jamais:
Fais la paix.

Quand j'ai dit que je t'aimois, &c.

COLETTE.

Il n'eſt plus tems, Jacquot, allez retrouver votre nouvelle Maitreſſe

JACQUOT.

Moi! une autre Maitreſſe?

COLETTE.

Air : *Que ne ſuis-je la fougere !*
Lorſque Jacquot m'abandonne,
Qu'il eſt huit jours ſans me voir,
C'eſt à tort qu'on le ſoupçonne.

JACQUOT.

L'amour cédoit au devoir.
Pour notre jeune Maitreſſe,
J'ai quitté tout à l'inſtant ;
Pour lui prouver ſa tendreſſe,
Colette en eût fait autant.

COLETTE.

Comment ! c'eſt pour ſervir notre jeune Maitreſſe pendant ſa maladie, que tu t'es en-allé ?

JACQUOT.

Sans cela t'aurois-je quittée ?

COLETTE.

Et toutes les raretés de ton jardin, dont le produit devoit ſervir à notre établiſſement, que ſont-elles devenues ?

JACQUOT.

J'ai été les enlever ce matin pour lui en faire hommage & célébrer ſa convaleſcence.

COLETTE.

Et ces roſes que tu regardois avec tant de complaiſance, à qui les deſtinois-tu ?

JACQUOT.

A toi-même.

AIR: *Il faut, quand on aime une fois.*

On ne peut aimer qu'une fois,
Quand on aime Colette;
Pour s'engager sous d'autres loix,
L'ame est trop satisfaite.

On ne peut aimer qu'une fois, &c.

De l'Amour écoute la voix;
C'est lui qui te répete:
On ne peut aimer qu'une fois,
Quand on aime Colette.

COLETTE.

Il est donc vrai que tu ne m'as point trahie? que je suis malheureuse!

JACQUOT.

Comment! quand je te jure de t'aimer toute ma vie!

COLETTE.

Air: *Ce que je dis est la vérité même.*

Pourquoi dis-tu que tu m'aimes encore?
Ah! c'est accroître ma douleur.
Par un destin que mon Amant ignore,
Moi-même, hélas! j'ai détruit mon bonheur.
Je croyois Jacquot un volage,
Et par dépit je viens de m'engager.
Ton rival.... Ah ciel! quelle image!
Mon triste sort va te venger.

Pourquoi dis-tu, &c.

JACQUOT.

JACQUOT.

Qu'as-tu fait? Que veux-tu dire?

COLETTE.

Hubert a profité de ton absence pour te rendre suspect à mon cœur. Tout confirmoit mes soupçons; il a pressé mon pere de lui accorder ma main; &....

JACQUOT.

Tu as consenti?

COLETTE.

Oui Jacquot.

Air: Menuet de la Comédie Italienne.

JAQUOT.

Moi qui t'aime!
Toi qui dois m'aimer de même!
Car tu l'as juré,
J'en étois assuré:
Mon cœur s'étoit livré;
Tu fais de ton plein gré
Ma peine extrême!
Moi qui t'aime!
Toi qui dois m'aimer de même,
Peux-tu m'affliger,
Cruelle, sans songer
Que mon cœur moins léger
Ne peut changer?

COLETTE.

Ah! daigne en croire
Mes pleurs.
J'aurai toujours en mémoire...
Je meurs.

De nos amours,
Qui faisoient nos beaux jours,
J'aurai toujours mémoire,
Toujours.
C'est ta flamme
Qui soutient encor mon ame.
Un autre a ma foi;
On dispose de moi:
Mais mon cœur est à toi,
Toujours à toi.

JACQUOT.

Moi qui t'aime!

COLETTE.

Moi je t'aime aussi de même.

JACQUOT.

Tu me l'as juré.

COLETTE.

Sois-en bien assuré.

JACQUOT.

Mon cœur s'étoit livré:
Tu fais de ton plein gré
Ma peine extrême;
Moi qui t'aime!

COLETTE.

Moi je t'aime aussi de même.

JACQUOT.

Peux tu m'affliger,
Cruelle, sans songer
Que mon cœur moins léger
Ne peut changer?

COLETTE.

Sais-je feindre?
Tu me connois bien.

JACQUOT.

Serrons notre lien.

COLETTE.

N'espére rien.

JACQUOT.

Sans nous plaindre,
Cherchons tous les deux
Le moyen d'être heureux.
Tous mes transports se raniment;
Ah! combien d'amour expriment
Tes yeux!

ENSEMBLE.

JACQUOT.	COLETTE.
Oui je t'aime ;	Oui, je taime ,
Si tu me chéris de même,	Et t'aimerai toujours de même :
Je suis rassuré.	Je te l'ai juré ;
Mon cœur est enivré :	Sois-en bien assuré.
Oui, tant que je vivrai,	Oui, tant que je vivrai,
Je t'aimerai.	Je t'aimerai.

JACQUOT.

Ecoute, ma chere Colette; si tu demandois à différer ton mariage de quelques jours, Madame Jordonne est dans nos intérêts, elle parleroit de notre amour à Madame. Madame n'a point donné son consentement, nous avons encore de l'espérance.

SCENE XIII.

JACQUOT, COLETTE, THIBAULT.

THIBAULT.

AH ! Jacquot, mon ami Jacquot, je viens t'avertir que tes affaires vont mal.

JACQUOT.

Comment ?

THIBAULT.

Madame Jordonne eſt avec notre Maitreſſe dans le Pavillon du Jardin, comme je travaillois auprès, j'ai entendu qu'elle parloit de toi.

JACQUOT.

De moi ?

THIBAULT.

Je me ſuis approché tout doucement de la fenêtre pour écouter ſans être vû.

COLETTE.

Que diſoit-on ?

THIBAULT.

Madame Jordonne repréſentoit les bons

ſervices de Jacquot; all'diſoit comme ça que c'étoit un bon garçon que Jacquot, & qu'all' l'aimoit de tout ſon cœur.

JACQUOT.

Je le ſais. J'ai en elle une bonne amie.

THIBAULT.

Je le ſais ben itou morgué! je me ſuis apperçû de ça tantôt quand all' te parloit; mais ça n'accommode pas Mam'zelle Colette.

JACQUOT.

Pourquoi?

THIBAULT.

C'eſt que Madame Jordonne a dit encore comme ça que Monſieur le Docteur lui avoit donné une ordonnance de mariage: Madame a dit, dit-elle, comme ça, que c'étoit bon.

JACQUOT ET COLETTE.

Quel galimatias! après, après.

THIBAULT.

Et puis all' parliont tout bas & puis tout haut: j'ons entendu marmurer d'Hubert. Enfin finale Madame a dit, dit-elle, qu'all' approuvoit tout ça & qu'all' vouloit que le mariage de Colette ſe fît drès aujourd'hui.

COLETTE.

Que je suis à plaindre!

THIBAULT.

Tant y a qu'all' a demandé de l'encre & du papier pour donner ses ordres qu'on remettra au Tabellion, & pendant qu'il griffonne, je viens te dire ça sans que ça parpisse. Adieu.

JACQUOT.

Ecoute, écoute donc.

THIBAULT.

Non, tatigué! si Madame Jordonne... Tians, m'est avis que c'est-elle qui a manigancé tout ça avec Hubert; elle m'a tarabusté tantôt. Je retourne à mon travail.

SCENE XIV.

JACQUOT, COLETTE.

COLETTE.

MAdame Jordonne !

JACQUOT.

Hubert !

Air : *Rien, pere Cyprien.*

JACQUOT.

Ah ! le cruel état !
Le scélérat
T'enleve en ce jour
A mon amour.
Je veux prévenir....
Puis-je souffrir ?....
Il faut punir....
Quand j'en devrois mourir.
Non ! ne m'arrête pas..
Toi dans ses bras !...

COLETTE.

O ! peine extrême !
C'est toi que j'aime ;
Hélas ! tu ne peux m'obtenir.
Que devenir ?
Ah ! téméraire !
Que vas-tu faire ?
O Ciel ! dans un nouveau danger
C'est t'engager.

Dans mon désespoir...
Nous allons voir...
Oui je vais, je cours....
J'aurai recours...
Je dois songer
A me venger.

COLETTE.

Ah ! Jacquot ! Jacquot !... Il ne m'entend plus : je n'ai pas la force de le suivre ; dans quelle inquiétude il me jette !

SCENE XV.

COLETTE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

QU'eſt-ce donc, ma fille ? qu'eſt-ce que vous avez ?

COLETTE, *en ſoupirant.*

Rien, Monſieur, rien.

LE DOCTEUR.

Mais cependant vous êtes dans une émotion...

COLETTE.

Point du tout, Monſieur, point du tout.

LE DOCTEUR.

Votre ſituation n'eſt pas naturelle : confiez-vous à moi : je ſuis le Médecin du Château, je ſerai volontiers le vôtre. (*à part.*) Elle eſt gentille.

COLETTE.

Bien obligée, Monſieur: mais ce n'eſt rien.

LE DOCTEUR.

Un rien peut devenir quelque choſe : tenez, ma fille, il y a des eſpéces de gens dans le monde à qui l'on ne doit rien cacher ; à ſon Avocat, à ſon Médecin, &... dites-moi ce que vous avez.

COLETTE

Il eſt vrai que je ne me ſens pas bien.

LE DOCTEUR.

C'eſt ce que je vois ; mais je vous guérirai, je vous guérirai. (*à part.*) Ah! le joli ſujet pour exercer mon art !

COLETTE.

Ah! Monſieur le Docteur, c'eſt un mal ſans remede.

LE DOCTEUR.

On en trouvera : quel âge avez-vous ?

COLETTE.

Quinze ans.

LE DOCTEUR.

Vous êtes affligée de quinze ans ? voilà une jolie maladie.

COLETTE.

Tout autant, Monſieur, vienne la Saint-Jean.

LE DOCTEUR.

Oh ! il y a de la reſſource : c'eſt préciſément à cet âge-là que je prends les malades pour étudier les ſymptômes. Regardez-moi, laiſſez-moi voir dans vos yeux. Comment ! vous les baiſſez ! vous pleurez !

COLETTE.

Ah ! Monſieur, laiſſez-moi m'en aller. C'eſt que je veux m'en-aller.

LE DOCTEUR.

Reftez, reftez: n'êtes-vous pas cette petite Colette, la Maitreffe de Jacquot?

COLETTE.

Ah! Monfieur, il va fe battre contre Hubert; il eft forti furieux.

LE DOCTEUR.

Raffurez-vous. Il cherche Madame Jordonne, il veut parler à Madame. Je l'ai envoyé au Château.

COLETTE.

Cela me tranquillife.

LE DOCTEUR.

Vous y prenez donc bien de l'intérêt?

COLETTE.

ARIETTE.

Si vous fçaviez; j'aime Jacquot, il m'aime:
Mais je ne peux jamais l'aimer affez.
Si vous fçaviez ... quels momens j'ai paffés!
Ils faifoient mon bonheur fuprême.
Ah! je ne peux jamais l'aimer affez.
Ciel! par une rigueur extrême,
On fépare deux cœurs fi tendrement liés.
Jamais fi doux momens ne feront oubliés.
Si vous fçaviez, &c.

LE DOCTEUR.

Le tems eft un grand Médecin.

COLETTE.

Non, Monfieur; Jacquot en mourra de douleur. Ah! je vous prie d'avoir foin de

lui, de ne pas l'abandonner, de le consoler, de lui dire que je l'aimerai toujours.

LE DOCTEUR.

Il n'en mourra point. J'ai une bonne recette toute prête.

COLETTE.

Et quelle est-elle, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Jacquot se fait aimer de tout le monde.

COLETTE.

Ah ! cela est bien vrai.

LE DOCTEUR.

Et il ne peut pas manquer de trouver un établissement heureux ; & j'ai en vûe pour lui une femme d'un certain âge, il est vrai ; mais qui lui conviendra & pourra le consoler de votre perte.

COLETTE.

Qui donc, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Madame Jordonne.

COLETTE, *à part.*

Ah ! Thibault l'a bien dit.

LE DOCTEUR.

Je me fais fort de la déterminer à cela.

COLETTE, *avec vivacité.*

Point du tout, Monsieur, point du tout. Si Jacquot étoit capable . . . .

LE DOCTEUR.

Voulez-vous donc qu'il meure de chagrin ?

COLETTE.

Lui qu'il meure ! ah Ciel! je ne ſais pas moi-même ce que je veux ; du moins je vous demande une grace.

LE DOCTEUR.

Quoi ?

COLETTE.

C'eſt de dire à mon pere que je ſuis ſa fille.

LE DOCTEUR.

Eſt-ce qu'il ne le ſait pas ?

COLETTE.

Que je le prie du moins de retarder mon mariage de quelques jours.

LE DOCTEUR.

Vous êtes inconcevable. Je ne vois tous les jours que des filles qui me demandent tout le contraire.

COLETTE.

Il faudroit trouver un expédient.

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien de ſi ſimple : il n'y a qu'à dire que vous êtes malade, & ſi vous voulez . . .

COLETTE.

Ah ! ſi vous avez ce ſecret-là, que ce ſoit pour Hubert. Je ne voudrois pourtant pas qu'il en mourût tout-à-fait.

LE DOCTEUR.

Nous n'en viendrons pas à cette extrémité-là. Je ferai entendre raiſon à votre

papa Gérard, ma petite amie : que me donnerez-vous pour vous rendre ce ſervice ?

COLETTE.

Ah ! Monſieur, tout ce qui dépendra de moi.

LE DOCTEUR.

Je ne veux qu'un baiſer.

COLETTE.

Vous me faites trop d'honneur, Monſieur.

LE DOCTEUR.

(Il lui paſſe la main ſous le menton, & veut l'embraſſer.)

Qu'elle eſt appétiſſante !

SCENE XVI.

LE DOCTEUR, COLETTE, GERARD, HUBERT.

HUBERT.

DOucement, doucement donc ; Monſieur le Docteur : diable ! comme vous y allez !

LE DOCTEUR.

Que veut dire cet étourdi ? Monſieur Gérard, cet enfant n'eſt pas bien. J'examinois de près ſon état.

HUBERT.

Oui, un peu de trop près, à ce qu'il me ſemble.

LE DOCTEUR.

Tais-toi.

Air : *La mode à l'envers.*

A Gérard.)

Oui, votre fille n'est pas bien ;
Croyez-en ma science :
Je ne suis pas Docteur pour rien ;
Suivez mon ordonnance :
Il faut differer son lien.

(A Hubert.)

Et toi, prends patience.
Je connois le mal qui la tient,
Et le remede qui convient ;
C'est un secret qui m'appartient.

(Bas à Colette.)

Je suis homme d'experience.
Passez ce soir à la maison.

Haut à Gérard.)

Je vous répond
De sa guérison.

(Prêt à rentrer dans la coulisse.)

Si j'avois une petite gouvernante comme cela !



SCENE XVII.

GERARD, HUBERT, COLETTE.

GERARD.

COmment donc, ma pauvre petite fille ! Que veut-il dire ?

COLETTE.

Il eſt vrai que je ne ſuis pas tranquille.

HUBERT.

Bon ! bon ! ça ſe paſſera : ne voyez-vous pas que ce Médecin-là eſt un enjôleux ? Il lui paſſoit la main ſous le menton pour lui tâter le pouls. Pargué ! à ce prix-là je ſerois Médecin comme lui, moi. Allons notre train.

GERARD.

Tu as raiſon, car je m'apperçois comme toi que ce Médecin eſt un gaillard. Allons, ma fille ; ce ne ſera rien ; égaye-toi : voilà nos camarades qui viennent.



SCENE XVIII.

MATHURINE, LE TABELLION, LE GARDE-MOULIN, THERESE, Madame JORDONNE, GERARD HUBERT.

Madame JORDONNE.

J'Apporte une bonne nouvelle,
L'espoir de Colette est rempli!
L'Amour s'intéresse pour elle,
Madame lui donne un mari.

LE TABELLION.

Chantons le bonheur de Colette.

MATHURINE.

Un bon mari devient son lot.

LE GARDE-MOULIN.

Sa noce demain sera faite.

MATHURINE, LE TABELLION, & Madame JORDONNE.

Et l'Amour sera de l'écot.

CHŒUR.

Chantons le bonheur de Colette,
L'Amour sera de l'écot.

HUBERT.

Madame approuve donc le mariage?

Madame JORDONNE.

Oui, oui, le mariage.

COLETTE.

COLETTE.

Quel ſera mon ſort!

GERARD.

Il faudra ſtipuler dans le contrat la dot que Madame donne à Colette.

LE TABELLION.

Bien entendu, il faut qu'elle ſigne & c'eſt pour cela que j'ai apporté la minute du contrat.

HUBERT, *à Madame Jordonne.*

La dot eſt-elle un peu forte, ma chere bonne?

COLETTE.

Vous êtes bien intéreſſé.

GERARD.

Ça peut ſe demander.

Madame JORDONNE.

Voici Monſieur le Docteur qui vient vous apporter les ordres de Madame.

SCENE XIX. & *derniere.*

Madame JORDONNE, HUBERT, GERARD, COLETTE, JACQUOT, LE DOCTEUR, LE TABELLION, PAYSANS.

JACQUOT.

AH ! je n'en puis plus, je suis si saisi . . . Colette.... Monsieur Gérard....... ma chere Madame Jordonne. . .

COLETTE.

Il embrasse cette méchante femme !

LE DOCTEUR.

Paix. Prêtez silence. Voici les volontés de Madame que je remets de sa part à Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Chapeau bas.

HUBERT.

Cela est juste.

LE TABELLION *lit.*

Je donne mille écus pour marier Colette.

GERARD, *à Hubert.*

Mille écus, mon gendre !

HUBERT.

Mille écus!

LE TABELLION.

En lui laiſſant la liberté de choiſir qui elle voudra pour mari.

HUBERT.

Son choix eſt fait.

LE DOCTEUR.

Taiſez-vous donc.

LE TABELLION.

Je donne également mille écus à Jacquot en récompenſe de ſon zèle & de ſon attachement pour nous.

JACQUOT.

Je ne mérite rien, je n'ai fait que mon devoir.

HUBERT.

Jacquot! cela ne nous regarde pas.

GERARD.

Paſſons, paſſons.

Madame JORDONNE.

Mais, mais vous ne laiſſez pas achever.

LE DOCTEUR.

Oui, paix donc. Je ſuis ici pour donner de l'autorité.

LE TABELLION.

Je remets à Gérard une année du loyer de ma ferme.

GERARD.

Ah ! la généreuſe Dame ! la bonne Dame !

LE TABELLION.

Une année du loyer de ma ferme, ſi le choix tombe ſur Jacquot.

GERARD.

Ecoutez donc, Monſieur Hubert : cela mérite attention. Ma fille, tu es libre.

COLETTE.

J'ai donné ma parole à mon pere.

HUBERT.

Vous voyez bien.

COLETTE.

J'épouſois Hubert par obéiſſance ; mais mon cœur s'étoit engagé d'avance à Jacquot par inclination, & je reviens à mon premier choix.

LE DOCTEUR.

Elle eſt guérie : voilà l'effet de mon ordonnance.

GERARD.

Hé bien ! Jacquot, touche-là.... embraſſe Colette.

LE TABELLION.

Il faut obéir à Madame.

HUBERT.

Attendez-donc.... Jarnigué !

Madame JORDONNE.

Patience, patience : n'y a-t-il pas encore quelque petite chose ?

LE TABELLION.

Oui : cela regarde Monsieur Hubert.

HUBERT.

Cela me regarde ?

LE TABELLION.

A l'égard d'Hubert, comme je veux que tout le monde soit heureux, je permets, s'il n'épouse pas Colette, qu'il donne la main à Madame Jordonne, & je le fais Concierge du Château.

HUBERT.

Allons, la volonté de Madame soit faite. Vous êtes riche, Madame Jordonne.

Madame JORDONNE.

Et vous trop intéressé. J'aime encore mieux rester telle que je suis ; mais vous ne profiterez pas moins des bontés de Madame.

HUBERT.

Je gagnerai encore à ce marché-là.

LE DOCTEUR.

Vous avez l'ame noble.

Madame JORDONNE.

Cependant, Monsieur le Docteur, vous m'aviez promis un mari de votre main.

LE DOCTEUR.

Le voici, Madame Jordonne ; ma petite Catherine ; paix, paix ; n'en disons rien devant ces gens-là, & demain nous terminerons.

Madame JORDONNE.

Oui, oui : mais, si vous faites le vieux devant le monde, songez toujours à être jeune dans le ménage.

LE DOCTEUR.

C'est bien mon intention, Madame Jordonne.

Madame JORDONNE.

Mais je vois ouvrir les fenêtres du Château : allons, mes amis, que la fête commence.

(*Dans cet instant les fenêtres s'ouvrent, on voit paroître la Dame du Château avec sa compagnie sur le balcon.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *Allemande à la mode.*

Madame JORDONNE.

PRouvez à l'instant
Le zele ardent
Qui nous enflâme.

LE DOCTEUR.

Allons, allons gai,
Plantons le Mai ;
C'est pour Madame.

ornez

CHŒUR.

Allons, allons, gai,
Plantons le Mai ;
C'est pour Madame.

ornons

JACQUOT.

Son cœur généreux
Forme nos nœuds,
Nous rend heureux
Tous deux.

COLETTE.

Elle satisfait,
Par le bienfait,
Toujours son âme.

CHŒUR.

Allons, allons gai,
Plantez }
Plantons } le Mai;
C'est pour Madame:

Madame JORDONNE.

Dansez à l'entour,
Jeunes garçons,
Jeunes fillettes.

LE DOCTEUR.

Célébrez ce jour
Par vos chansons,
Vos amourettes.

JACQUOT, *à Colette.*

Dans mon cœur est le printems,
Dans tes yeux est l'aurore.
Ah! combien de doux instans
Ce jour va faire éclore!

COLETTE.

Chantez en chœur
Monseigneur
Le Docteur.

JACQUOT.

Même honneur
A Madame Jordonne.
(*Avec Colette.*)
Ces deux amans
Ont passé leur printems;
Mais il est pour eux des fleurs d'automne.

CHŒUR.

Ces deux amans, &c.

LE DOCTEUR.

Sans être dans mon printems,
Comme vous je moiſſonne ;
Je ſçais cueillir en tout tems
Les roſes qu'Amour donne.

CHŒUR.

Il ſçait cueillir en tout tems
Les roſes qu'Amour donne.

HUBERT, *une bouteille à la main.*

Çà, mes amis, qu'on arroſe
Ce joli Mai que l'on poſe.

CHŒUR.

Livrons-nous à la gaieté,
Le plaiſir nous enflâme.
Buvons tous à la ſanté
De cette chere Dame.
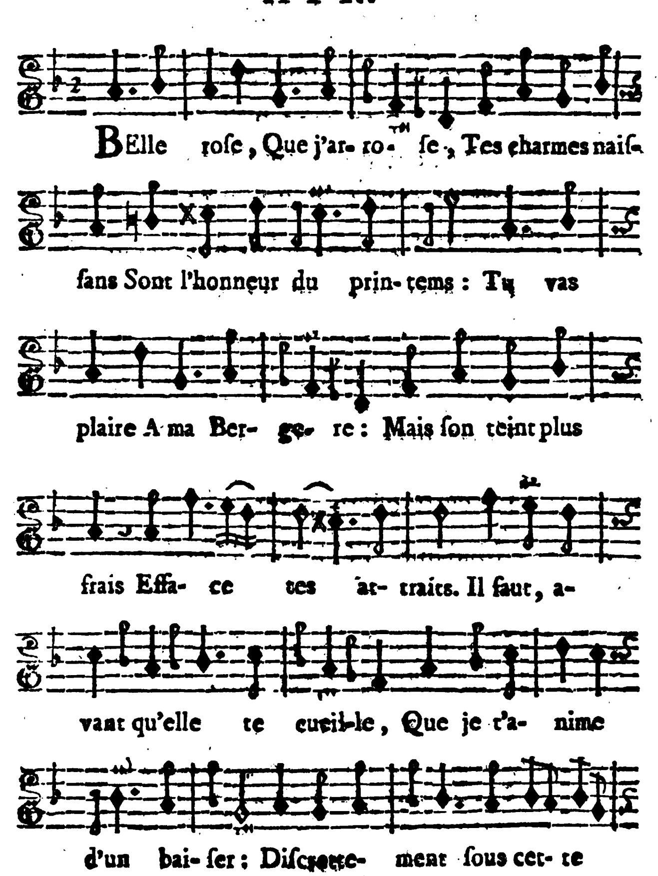
Madame JORDONNE.
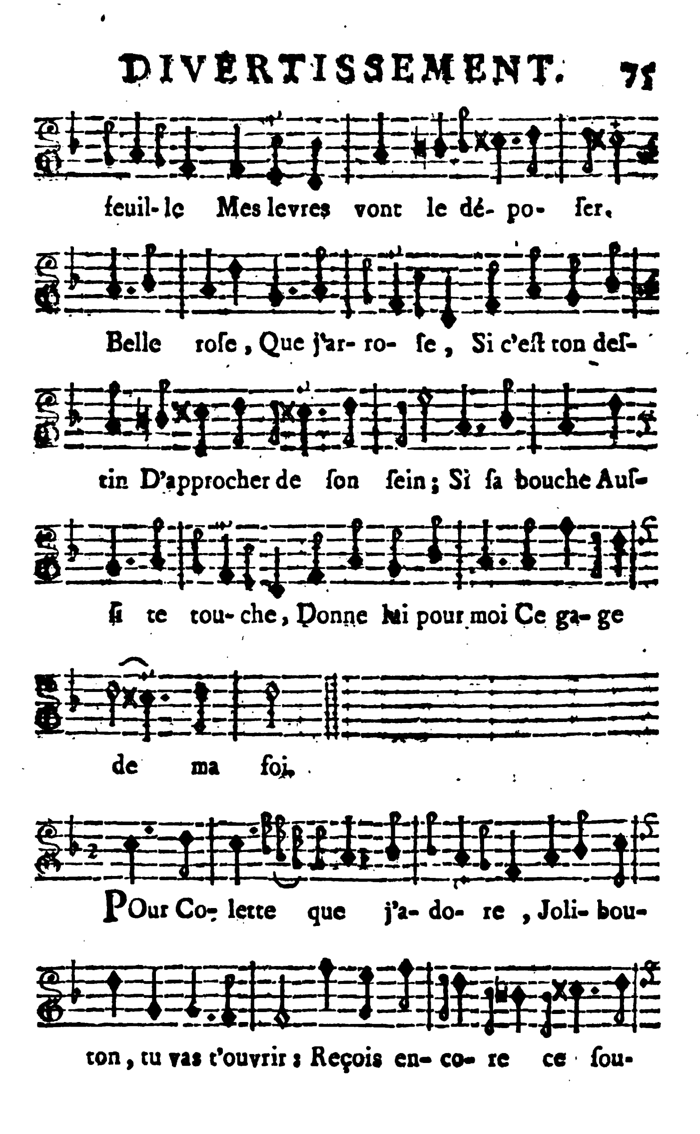
On doit regarder nos jeux
Comme une bagatelle ;
Mais nous ſerons trop heureux,
Si l'on fait grace au zele.
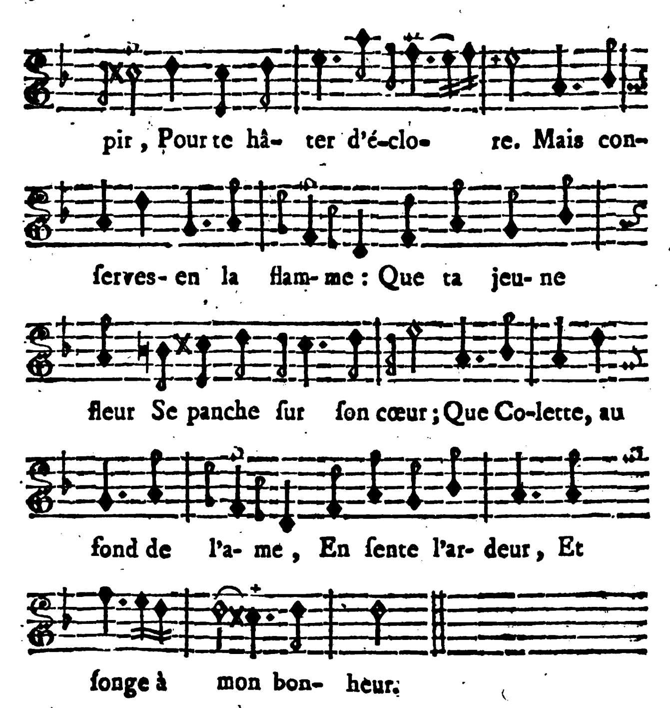
CHŒUR.

Mais nous ſerons trop heureux,
Si l'on fait grace au zele.

AIR.


BElle rose, Que j'ar- ro- se, Tes charmes naif-
sans Sont l'honneur du prin- tems : Tu vas
plaire A ma Ber- ge- re : Mais son teint plus
frais Effa- ce tes at- traits. Il faut, a-
vant qu'elle te cueil-le, Que je t'a- nime
d'un bai- ser : Discrette- ment sous cet- te


feuil-le Mes levres vont le dé- po- ser.
Belle rose, Que j'ar- ro- se, Si c'est ton des-
tin D'approcher de son sein; Si sa bouche Aus-
si te tou-che, Donne lui pour moi Ce ga- ge
de ma foi.
POur Co- lette que j'a- do- re, Joli- bou-
ton, tu vas t'ouvrir; Reçois en- co- re ce sou-


pir, Pour te hâ- ter d'é-clo- re. Mais con-
ferves- en la flam- me : Que ta jeu- ne
fleur Se panche fur fon cœur ; Que Co-lette, au
fond de l'a- me, En fente l'ar- deur, Et
fonge à mon bon- heur.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *la Fête du Château*, Divertissement; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 25 Septembre 1766.

MARIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut; notre amé le Sieur FAVART, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer, réimprimer & donner au Public, *les Oeuvres de sa composition*: S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer & réimprimer lesdites Œuvres autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression ou de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou réimprimer, faire imprimer ou réimprimer, vendre & débiter lesdites *Oeuvres*, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des

contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression & réimpression desdites Œuvres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdites Œuvres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Œuvres, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles le vingt-septieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent cinquante-neuf; & de notre Regne le quarante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires de Paris, N°. 521. fol. 356, conformément au

Reglement de 1723 ; qui fait défenses Art. 41. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Art. 108. du même Reglement. A Paris ce 16 Mai 1759.

G. SAUGRAIN, Syndic.

J'ai cedé mon présent Privilége à M. DUCHESNE, Libraire à Paris, pour qu'il en jouisse, lui & les siens, comme d'une chose à lui appartenante suivant l'accord fait entre nous. A Paris, ce jourd'hui 12 Octobre 1759.

FAVART.

